

Bulletin météorologique.

Washington, D. C. 13 juin.—Indications pour la Louisiane.—Temps généralement beau samedi et dimanche; vents légers du sud.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'anniversaire. Les artistes italiens à Paris. La course de Balsec. L'œil de Veau. St-Pierre, Martinique, Mes souvenirs. M. D. Girard. La Chanson d'Émile, poème. La Culture d'Agave, feuillet du dimanche. Mondanités, chiffré. L'Actualité, etc., etc.

LE BUDGET

DE

L'ENSEIGNEMENT

EN

LOUISIANE

C'est, dit-on, au budget d'un peuple, d'un État, d'une communauté, que l'on reconnaît son caractère, sa valeur morale, l'esprit qui l'anime, les besoins qu'il éprouve, le but qu'il poursuit.

Il est possible que la Chambre des Représentants, qui est la grande autorité, le juge presque souverain en pareille matière, opère à droite et à gauche plus d'un retranchement, mais elle respectera toujours dans ses constructions l'esprit, les tendances de la population qu'elle élève, sans quoi elle mentirait à sa mission, elle ne représenterait plus la Louisiane.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce projet d'allocations générales, c'est la place importante qu'y occupe le budget de l'enseignement.

Dans cet ensemble d'allocations qui s'élève à plus de 230 millions de dollars, le budget de l'enseignement proprement dit s'élève à un chiffre de près de \$230,000. Nous laissons de côté les institutions de bienfaisance, les asiles d'aliénés, des lépreux et de l'hôpital de charité. Nous nous bornons à citer les grandes institutions et écoles entretenues par l'État un nombre de quatre—l'Université d'État, l'École Normale, le Collège industriel de Ruston et l'École industrielle de Lafayette.

Il est possible que quelques constructions nouvelles, quelques réparations urgentes, quelques achats de matériel scolaire aient quelque peu contribué à grossir cette somme de \$230,000 ou \$230,000; mais elle n'est pas moins droit à l'enseignement qui seul, absolument seul, doit en bénéficier.

Toutes ces allocations font le plus grand honneur à notre État et à l'esprit qui anime nos populations. Elles marchent, comme on le voit, rapidement par la voie de progrès intellectuel et moral.

perdre quelque peu de terrain dans le passé, non de regagner bien vite, et avant longtemps, nous pourrions prendre la tête de colonne parmi les États de l'Union.

LA SITUATION EN FRANCE.

LA POLITIQUE DU PAYSAN.

Le très intéressant et très instructif spectacle auquel la politique française vient de nous faire assister, a assez naturellement ramené de ce côté toutes attentions qui, depuis longtemps, s'étaient portées ailleurs. Un cabinet qui s'installait radical, a, après une durée sans exemple, depuis près d'un demi-siècle, donné sa démission en pleine vogue, au moment où l'on s'y attendait le moins; et il a été remplacé le lendemain par un autre ministère ayant à peu près la même couleur et poursuivant le même but; tout cela sans la moindre secousse, au milieu de la paix la plus profonde.

Ce qu'il y a de plus curieux à noter dans cette succession toute pacifique d'événements, d'ordinaire si troublants, c'est que le parti vainqueur, dit radical, ou révolutionnaire y joue réellement le rôle de conservateur.

Après une suite de révolutions dont quelques-unes ont été très sanglantes, la France a établi solidement une république franchement démocratique et elle veut à tout prix la conserver. Qu'on lui donne à cette égard toute la sécurité qu'elle désire et nous verrons cesser toutes les secousses dont nous sommes depuis longtemps les témoins.

Malheureusement, à côté de ce parti qui est véritablement l'âme de la France moderne, il y a les partisans du passé, qui en rêvent constamment le retour, quoiqu'ils sentent bien qu'il est devenu tout à fait impossible. De là, la lutte acharnée entre eux et le parti républicain qui malgré toutes ses victoires passées, est toujours obligé de prendre des allures de combat. Le conflit ne cessera que le jour où les réactionnaires de toutes les origines et de toutes les nuances abdiqueront franchement et déchireront le drapeau blanc pour laisser le drapeau tricolore flotter triomphalement au vent.

Ce jour-là, la France retrouvera la paix qu'elle a perdue, depuis un siècle et demi, et elle sera d'autant plus assurée, cette paix, qu'elle sera l'œuvre du peuple le plus pacifique le plus conservateur qu'il y ait au monde malgré toutes les apparences du contraire.

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est que le paysan est la véritable âme de la France, depuis 1789. Il est devenu propriétaire, il tient sa fortune de la révolution, et il soutient la révolution pour conserver son bien.

C'est ce qui explique le libéralisme actuel du paysan français. Il s'inquiète fort peu des discussions de la politique des parties; cela ne le regarde pas. Mais que l'on touche à sa chère Révolution, il se lèverait comme un seul homme.

Sur ce chapitre là, il est intransigeable. C'est ce qui fait la force du parti radical qui exploite habilement cette haine du passé qui anime le paysan de France. Le jour où les partisans des anciens régimes lui auront bien prouvé qu'ils ont renoncé à leurs rêves surannés, ils retrouveront dans ces campagnes l'influence qu'ils ont perdue par leur faute.

Monsieur qui fait Danser.

(Grand bal chez de riches bourgeois. Salons nouveau style. Plantes, fleurs électriques, etc. Trois heures du matin. Des couples bavardent çà et là.)

M. Julien, 25 ans.—Mlle Jeanne, 20 ans.—Mlle Jeanne.—Est-ce vrai, mademoiselle Jeanne, ce que je viens d'apprendre? Mlle Jeanne.—Quoi donc, M. Julien? M. Julien.—Votre mariage. Mlle Jeanne.—Mais oui... J'épouse M. Dumont. M. Julien.—Ainsi, vous vous mariez? Mlle Jeanne.—Sans doute! Vous avez l'air surpris? Il n'y a pourtant là rien d'extraordinaire. M. Julien.—Ça dépend pour qui. Pour les autres, je ne dis pas, mais pour moi!... Mlle Jeanne.—Ça vous contrarie? M. Julien.—Voyons, entre nous, inutile de jouer aux diplomates. Ce n'est pas d'hier que nous nous connaissons. Voilà cinq ans que je vous ai fait valser votre première valse... Vous aviez les cheveux dans les yeux... Et depuis, j'ai été votre plus fidèle danseur... Je crois pouvoir dire qu'on m'a toujours accablé d'une certaine préférence... Mlle Jeanne.—C'est vrai. Il n'y a pas un danseur qui vous vaille... Vous bostonnez dans la perfection... Avec vous, c'est un plaisir, on glisse, on vole... jamais une bosculade... Vous avez le secret pour éviter les coups, pour passer entre les couples, pour ne jamais heurter les chaises, ni marcher sur les robes... M. Julien, avec une légère fatuité.—Hein! N'est-ce pas? Et mon chic pour tenir la main, la main gauche... En est-il un autre qui puisse rivaliser? Pas la peine de chercher, allez! Il n'y a que moi, pour savoir tenir la main gauche, la faire plonger doucement, comme un avion, puis la relever brusquement, sans fatiguer... Mlle Jeanne.—C'est vrai... il n'y a que vous! Seulement, je ne vois pas en quoi mon mariage... M. Julien.—Vous ne voyez pas?... Allons, il faut vous mettre les points sur les "i"... Il me semblait pourtant vous avoir fait comprendre que vous ne m'étiez pas indifférente... que j'avais pour vous quelque chose, un sentiment... Si bien que j'espérais un jour on l'autre nous pourrions nous marier... Mlle Jeanne.—Vous ne me l'avez jamais dit. M. Julien.—Bien sûr! On ne dit pas ces choses-là comme on demande une glace... Ça se comprend tout seul... Mlle Jeanne.—C'est que vous n'avez pas l'air du monsieur qui veut se marier. M. Julien.—Pourquoi ça? Mlle Jeanne.—Pourquoi?... Ma foi, je n'en sais rien... C'est une impression... Entre jeunes filles, nous nous amusons quelquefois à dire: "Celui-ci se mariera jeune; celui-là se mariera vers la trentaine; cet autre ne sera sûr pour le mariage que vers la quarantaine; celui-là finira vieux garçon..." M. Julien.—Et moi, dans quelle catégorie me rangez-vous? Mlle Jeanne.—Vous?... Vous êtes le monsieur qui fait danser. M. Julien.—Comprenez pas. Mlle Jeanne.—C'est bien simple.

de vous le voir à ce que dans des bals, je ne vous connais que comme danseur... Quand je pense à vous, je vous vois un habit noir et cravate blanche... Vous valsez, vous bostonnez, vous dirigez les quadrilles, vous soudriez les cotillons... Vous êtes le monsieur qui fait danser... Ça ne vous vexe pas, au moins? M. Julien, mollement.—Non... non... Ça me refroidit un peu, parce que j'avais rêvé autre chose... Mais, enfin, puisque vous avez décidé autrement... Mlle Jeanne.—Nous resterons bon amis. M. Julien.—Mais certainement... D'ailleurs, l'avenir a son secret. Mlle Jeanne.—Que voulez vous dire? M. Julien, avec fatuité.—Oh! rien... rien... Je veux dire que l'avenir a ses surprises... que nous nous retrouverons plus tard, après votre mariage... et puis, "chi lo sa?" comme disent les Italiens... (L'orchestre attaque une valse. M. Julien s'éloigne, après avoir enveloppé Mlle Jeanne d'un regard machiavélique.)

M. Julien.—Après? Mlle Jeanne.—Après?... Mais, je vous l'ai dit; j'avais prévu l'avenir, seulement je me réservais le rôle... Il me semblait que j'avais des droits... Songez donc, il y a si longtemps que nous dansons ensemble... Vous n'avez donc jamais songé à moi? M. Julien.—Pour le rôle de... de... soupirez? M. Julien.—Oui. Mlle Jeanne.—Ma foi non! M. Julien.—Pourquoi ça? Mlle Jeanne.—Pourquoi?... Je l'ignore... Ça ne m'est pas venu à l'idée... Entre jeunes femmes, quelquefois, nous échangeons les hommes qui nous courtisent. Nous disons: Celui-ci sera un ami discret et fidèle; celui-là est un volage, un bavard, plus jaloux qu'un mari... M. Julien.—Et moi? Mlle Jeanne.—Vous?... Mais vous êtes le monsieur qui fait danser! M. Julien, avec une certaine satisfaction.—Ah non! c'est une plaisanterie!... Vous me l'avez déjà faite une fois... ici... il y a cinq ans... Fantôme de la faire... Mlle Jeanne.—Pourtant, c'est la vérité... Je ne vous ai vu que dans des bals... Je ne vous connais que comme danseur... Quand nous avons dansé, ce fut toujours sous des lustres, au son de l'orchestre... Je vous ai toujours vu en habit noir et cravate blanche... Vous valsez, vous bostonnez, vous dirigez les quadrilles, vous conduisez les cotillons... Vous êtes le monsieur qui fait danser. M. Julien, furieux, mais n'osant le montrer.—Ah! c'est comme ça... Eh bien! désormais, je ne vous inviterai plus jamais, vous entendez, plus jamais... J'ai invité votre amie, Mme Marzac... Nous verrons si je serai toujours le monsieur qui fait danser... (Il salue froidement et s'éloigne avec dignité.)

Mme Dumont, seule. Pauvre M. Julien!... Il ne comprend pas que c'est un compliment que je lui ai fait... car, en dehors de la danse... Ah, non, non, non!... (Elle dissimule sous l'éventail un petit rire féroce et fou.)

AMUSEMENTS.

Orpheum Athletic Park.

Ce soir l'"Hermit" se bécote triomphalement de sa série de représentations à l'Orpheum avec la troupe Lyrique des Bostoniens. Miss Davis a repris son rôle favori d'Amorita dans lequel elle s'était fait si chaleureusement applaudir dès le premier soir.

Demain dimanche, grand changement de spectacle. Premières de "Martha", dont l'admirable musique a fait à son auteur une réputation exceptionnelle.

Martha sera suivie, mercredi prochain, de "Trevor", un des plus brillants opéras du grand répertoire.

WEST END.

Les concerts du West End sont plus fréquentés que jamais, grâce aux programmes si habilement composés par le professeur Brooks qui agissent sur à tour les productions

de tout à fait bête. Il rôtit au tour de vous, il vous suit partout, il vous couve des yeux... Mme Dumont.—Et ça prouve? M. Julien.—Rien. Seulement, j'aimerais à réserver une place près de vous, vous l'écoutez avec plaisir... C'est bien simple, il vous courtise et vous l'encouragez.

Mme Dumont.—Et après? M. Julien.—Après?... Mais, je vous l'ai dit; j'avais prévu l'avenir, seulement je me réservais le rôle... Il me semblait que j'avais des droits... Songez donc, il y a si longtemps que nous dansons ensemble... Vous n'avez donc jamais songé à moi? M. Julien.—Pour le rôle de... de... soupirez? M. Julien.—Oui.

Mme Dumont.—Ma foi non! M. Julien.—Pourquoi ça? Mlle Jeanne.—Pourquoi?... Je l'ignore... Ça ne m'est pas venu à l'idée... Entre jeunes femmes, quelquefois, nous échangeons les hommes qui nous courtisent. Nous disons: Celui-ci sera un ami discret et fidèle; celui-là est un volage, un bavard, plus jaloux qu'un mari... M. Julien.—Et moi? Mlle Jeanne.—Vous?... Mais vous êtes le monsieur qui fait danser!

M. Julien, avec une certaine satisfaction.—Ah non! c'est une plaisanterie!... Vous me l'avez déjà faite une fois... ici... il y a cinq ans... Fantôme de la faire... Mlle Jeanne.—Pourtant, c'est la vérité... Je ne vous ai vu que dans des bals... Je ne vous connais que comme danseur... Quand nous avons dansé, ce fut toujours sous des lustres, au son de l'orchestre... Je vous ai toujours vu en habit noir et cravate blanche... Vous valsez, vous bostonnez, vous dirigez les quadrilles, vous conduisez les cotillons... Vous êtes le monsieur qui fait danser.

M. Julien, furieux, mais n'osant le montrer.—Ah! c'est comme ça... Eh bien! désormais, je ne vous inviterai plus jamais, vous entendez, plus jamais... J'ai invité votre amie, Mme Marzac... Nous verrons si je serai toujours le monsieur qui fait danser... (Il salue froidement et s'éloigne avec dignité.)

Mme Dumont, seule. Pauvre M. Julien!... Il ne comprend pas que c'est un compliment que je lui ai fait... car, en dehors de la danse... Ah, non, non, non!... (Elle dissimule sous l'éventail un petit rire féroce et fou.)

EXPOSITION EN CALIFORNIE.

San Quentin, California, 13 juin.—James F. Wheelock a été exécuté dans le pénitencier de San Quentin aujourd'hui pour le meurtre de Mrs Emily Martin à Constantin, comté de Butte, dans la nuit du 13 mars 1901.

AFREUX MEURTRE.

Bedy, Wyo., 13 juin.—Tom Gorman, un rancher sur la crête Broken Bach, à quarante milles d'ici, a été tué par sa femme et son jeune frère James Gorman.

L'acte des Gorman ayant découvert une intrigue entre sa femme et son jeune frère a essayé de chasser celui-ci du ranch, mais les deux se sont ligés contre lui et l'ont tué à coups de bâton. L'homme et la femme sont maintenant en prison à Basin.

Jambe fracturée.

Hy. St-Andrew, âgé de 25 ans, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin de Olla, Luc., où il eut la jambe fracturée par la chute d'un arbre. Il a été envoyé à l'hôpital.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1902. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "LA CESSATION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSÉQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits

en français, en anglais ou en espagnol, sur papier épais, avec une marge, et seulement sur le recto des pages. Il ne devra pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

AN SÉNAT DES ETATS-UNIS.

Washington, 13 juin.—Durant la plus grande partie de la journée le Sénat a été en séance exécutive, particulièrement pour la prise en considération de la nomination du capitaine Crozier au poste de chef de l'artillerie.

Le message du Président pressant l'établissement de la reciprocity commerciale entre les États-Unis et Cuba a été reçu après l'entrée au Sénat en séance exécutive.

Les portes ont été ouvertes pour la lecture du message puis le Sénat est resté en séance secrète.

UNE BLANCHE ASSAILLIE PAR UN NÈGRE.

Birmingham, Alabama, 13 juin.—Quelques minutes avant midi, hier, Mrs Ada Walls, qui réside près de Pratt City, a été assaillie et gravement blessée par un nègre qui l'a poursuivie hors de sa maison et l'a renversée.

Elle porte au cou les traces des mains de l'individu qui a cherché à l'étrangler. Ce nègre avait travaillé aux mines et il portait des vêtements de mineurs quand il a assailli Mrs Walls. Il est enfui mais des hommes armés sont à sa poursuite.

EXÉCUTION EN CALIFORNIE.

San Quentin, California, 13 juin.—James F. Wheelock a été exécuté dans le pénitencier de San Quentin aujourd'hui pour le meurtre de Mrs Emily Martin à Constantin, comté de Butte, dans la nuit du 13 mars 1901.

AFREUX MEURTRE.

Bedy, Wyo., 13 juin.—Tom Gorman, un rancher sur la crête Broken Bach, à quarante milles d'ici, a été tué par sa femme et son jeune frère James Gorman.

L'acte des Gorman ayant découvert une intrigue entre sa femme et son jeune frère a essayé de chasser celui-ci du ranch, mais les deux se sont ligés contre lui et l'ont tué à coups de bâton. L'homme et la femme sont maintenant en prison à Basin.

Jambe fracturée.

Hy. St-Andrew, âgé de 25 ans, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin de Olla, Luc., où il eut la jambe fracturée par la chute d'un arbre. Il a été envoyé à l'hôpital.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1902. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "LA CESSATION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSÉQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits

en français, en anglais ou en espagnol, sur papier épais, avec une marge, et seulement sur le recto des pages. Il ne devra pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

AN SÉNAT DES ETATS-UNIS.

Washington, 13 juin.—Durant la plus grande partie de la journée le Sénat a été en séance exécutive, particulièrement pour la prise en considération de la nomination du capitaine Crozier au poste de chef de l'artillerie.

Le message du Président pressant l'établissement de la reciprocity commerciale entre les États-Unis et Cuba a été reçu après l'entrée au Sénat en séance exécutive.

Les portes ont été ouvertes pour la lecture du message puis le Sénat est resté en séance secrète.

UNE BLANCHE ASSAILLIE PAR UN NÈGRE.

Birmingham, Alabama, 13 juin.—Quelques minutes avant midi, hier, Mrs Ada Walls, qui réside près de Pratt City, a été assaillie et gravement blessée par un nègre qui l'a poursuivie hors de sa maison et l'a renversée.

Elle porte au cou les traces des mains de l'individu qui a cherché à l'étrangler. Ce nègre avait travaillé aux mines et il portait des vêtements de mineurs quand il a assailli Mrs Walls. Il est enfui mais des hommes armés sont à sa poursuite.

EXÉCUTION EN CALIFORNIE.

San Quentin, California, 13 juin.—James F. Wheelock a été exécuté dans le pénitencier de San Quentin aujourd'hui pour le meurtre de Mrs Emily Martin à Constantin, comté de Butte, dans la nuit du 13 mars 1901.

AFREUX MEURTRE.

Bedy, Wyo., 13 juin.—Tom Gorman, un rancher sur la crête Broken Bach, à quarante milles d'ici, a été tué par sa femme et son jeune frère James Gorman.

L'acte des Gorman ayant découvert une intrigue entre sa femme et son jeune frère a essayé de chasser celui-ci du ranch, mais les deux se sont ligés contre lui et l'ont tué à coups de bâton. L'homme et la femme sont maintenant en prison à Basin.

Jambe fracturée.

Hy. St-Andrew, âgé de 25 ans, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin de Olla, Luc., où il eut la jambe fracturée par la chute d'un arbre. Il a été envoyé à l'hôpital.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1902. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "LA CESSATION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSÉQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Madauge.

TROISIÈME PARTIE.

L'ACCOUSÉE.

—Montes-y, mon ami! Le père tendait le bras vers la porte. Le fils y marcha. Cette porte s'ouvrit, presque avec fracas.

Madame Truchon, en peignant de molleton violet — décidément le violet était sa couleur — entra, suivie d'Ernestine, qui avait, peut-être un peu jaune, mais en ça qui risait.

—J'ai guéri maman de sa crise de foie... Moi qui avais peur de la lui donner! —Truchon, ne sont-ils pas fous, ces enfants? —Qu'est-ce qu'Ernestine te raconte?... Mademoiselle ne vient-elle pas de me dire, qu'elle veut épouser Joseph Grandier? —C'est ce que monsieur son frère vient de m'annoncer.

—Et monsieur son frère, tu sais qui il veut épouser? —Je ne lui ai pas encore permis de le dire. —La fille de tes concierges, mon cher, la fille de tes pipelots! —Ce n'est pas vrai! —Si, parfaitement, attention! le jeune homme, mademoiselle Mirreille Bonenfant!

—Mirreille Bonenfant! M. Truchon fut, pour le coup, secoué d'une hilarité sinistre. Tandis que sa femme dévisageait tout à tour ses deux enfants avec plus de reproche encore que de colère, il s'amusait lui de tout son cœur.

—Alors, au revoir... ou plutôt adieu! Il ouvrait la porte en lançant vers ses parents un bras menaçant. —Ernestine cria la mère. —Laisse-le donc! ordonna M. Truchon. —Oh va-t-il! Le père ricana. —Au sixième, pour se jeter dans la rue. —Ah! mon Dieu! La pauvre femme s'élançait, décomposée. Son mari l'arrêta. —Ta ce folle! est-ce que tu crois ça!... Le fils s'était dirigé du côté du grand couloir. —Ta vois, c'est dans sa chambre qu'il va.

Ernestine se trouvait seule vis-à-vis de son père et de sa mère. —Vous avez tort, dit-elle d'une voix sèche, ce n'est pas ainsi qu'il faut le prendre. —M. Truchon était monté. Sa fille même, qui plus encore que son fils condamnait la maison, ne comptait plus. —Toi, sache-nous la paix! Si on vous a laissé faire jusqu'à présent vos quatre volontés, ça ne continuera pas... —Je suis le maître et je veux qu'on m'écoute... —Ta peux lui dire de ma part à ton griffonneur, à ton faiseur de comédies, qu'il n'est plus à remettre les pieds ici... —C'est ton dernier mot? —Mon dernier!

Evidemment, il n'y avait rien de sérieux, de moins du côté d'Ernest.

—Est-ce qu'on épouse la fille de ses concierges, voyons, mon garçon? —On la courtise, c'est un passe-temps... que je t'ai défendu d'ailleurs. —Voilà! voilà! l'élève du Conservatoire... On, charmante, jolie... C'est hier que tu t'es amouraché comme ça?...

—Tu peux compter qu'à notre prochaine soirée, nous nous passerons d'elle... —Et si tu ne me jures pas ici, que tu oublieras ce caprice, je descends immédiatement, pour flanquer leur compte à ses parents. —Je ne te jurerai rien, ni immédiatement, ni demain... et tu ne descendras pas, pour flanquer leur compte à ses parents. —Tu crois ça?... Le père couronné marcha vers une porte que son fils lui barra. —Ces gens-là ne sont pas causes si j'aime leur fille... Ils n'en savent absolument rien... Mirreille ne s'est jamais montrée coquette avec moi... au contraire!

—Ce serait idiot de leur faire payer les pots cassés. —Eh bien, ce sera idiot... Je te montrerai que je puis l'être à l'occasion. —C'est ton dernier mot? —Mon dernier!

—Alors, au revoir... ou plutôt adieu! Il ouvrait la porte en lançant vers ses parents un bras menaçant. —Ernestine cria la mère. —Laisse-le donc! ordonna M. Truchon. —Oh va-t-il! Le père ricana. —Au sixième, pour se jeter dans la rue. —Ah! mon Dieu! La pauvre femme s'élançait, décomposée. Son mari l'arrêta. —Ta ce folle! est-ce que tu crois ça!... Le fils s'était dirigé du côté du grand couloir. —Ta vois, c'est dans sa chambre qu'il va.

Ernestine se trouvait seule vis-à-vis de son père et de sa mère. —Vous avez tort, dit-elle d'une voix sèche, ce n'est pas ainsi qu'il faut le prendre. —M. Truchon était monté. Sa fille même, qui plus encore que son fils condamnait la maison, ne comptait plus. —Toi, sache-nous la paix! Si on vous a laissé faire jusqu'à présent vos quatre volontés, ça ne continuera pas... —Je suis le maître et je veux qu'on m'écoute... —Ta peux lui dire de ma part à ton griffonneur, à ton faiseur de comédies, qu'il n'est plus à remettre les pieds ici... —C'est ton dernier mot? —Mon dernier!

—Si papa, un jour... tôt ou tard, je te l'embrasse... —Jamais! —Je te dis que si... —Jamais! Ernestine Truchon jeta un coup d'œil à sa mère. —Ten papa est le maître, de celle-ci, il a raison. La jeune fille rougit violemment. Allait-elle frapper du pied, trébucher, crier comme une enfant gâtée qu'elle était, à qui on a toujours torturé? Le moyen n'était plus à son âge. Et il était usé. —Ah! vous ne voulez pas que j'épouse Joseph Grandier? Moi, je vous dis que je n'épouserai que lui... ou que je ne me marierai pas. —Alors, apprête-toi à coiffer Sainte-Catherine. —Nana! c'est une idée, fit la mère en essayant de rire, tu nous resteras, nous n'en serions pas plus fâchées. Le sang afflua davantage au visage de la jeune fille. —Tu ris, maman, vous riez de moi tous les deux... —Eh bien, je fais comme Ernestine, je m'en vais! Ernestine, qui était, cependant, à grand pas la galerie ornée de glaces, marchait vers la sortie du palier. Sa sœur, qui n'avait pas encore quitté sa robe de chambre ni son chapeau ni

son manteau, courut derrière lui. Tous deux descendant l'escalier, avant que leur père ni leur mère, ne se rendissent compte de leur résolution. Hâtivement, suffoquant dans son peignoir violet, madame Truchon arriva à la porte traversa le palier, se pencha par-dessus la rampe. —Ernestine... Ernestine... Ne faites pas les fous, mes enfants! Ernestine! Ernestine! Elle entendit claquer la porte vitrée, séparant l'escalier du vestibule. Derrière elle, la grosse voix de son mari, lequel voulait être à son tour. —Entre, ma bonne, entre... ils reviendront... pas plus tard que pour le dîner. —Eh! restez, restez inquiète et sarrée en même temps que reprise de cette douleur au foie, qui n'avait pas encore été jusqu'à la crise aiguë, mais qui restait une menace pour l'avenir. Tandis qu'elle rentrait dans sa chambre pour y sangloter, son mari allait s'affaler sur le canapé, où tout à l'heure madame la vicomtesse de Tillière donnait fibre course à sa crise de décepoir. Sa résistance tombait avec sa colère. Il baissait la tête. Et des mots confus, détachés,